Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 29

Artikel: Les sports
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256209

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

cherchaient un refuge contre les brutalités de la nature en furie. Je ne m'étais jamais senti si isolé, si irrémédiablement perdu, si dénué de tout secours, — malgré la présence de mon père. — que dans cette nuit perturbée, dans cette solitude, où moi, aussi infime qu'un animalcule, j'étais abandonné au caprice des éléments cosmiques.

La pluie crépita sur les feuillages comme nous débouchions dans une cépée. Mon père me signalait une hutte abandonnée par des charbonniers, quand la rafale faucha l'espace, dominatrice, furieuse, cyclonale...

A peine eûmes-nous le temps de nous arc-bouter contre un arbre. Les arbrisseaux flexibles se courbèrent, un sapin cassé par la moitié s'abîma avec fracas, des débris de toutes sortes furent arrachés, enlevés et projetés à une grande distance. Un bruit énorme résonnait dans les futaies, pareil au hourvari des vagues se ruant vers les falaises. C'étaient des sifflements aigus et prolongés, des roulements de timbales, des trémolos, des sons cuivreux et persistants, des halètements de fifres et de hautbois, des accords infernaux, toutes les tessitures et toutes les résonnances d'un orgue fabuleux possédé par les furies.

Enfin la tourmente s'apaisa, et nous constatâmes avec stupeur l'impossibilité de rallumer notre lumière éteinte.

Mon courage s'effondrait et j'avais envie de pleurer. Mon père ne voulait point me laisser deviner son inquiétude et affectait une joyeuseté factice.

Nous gagnâmes à tâtons la hutte aperçue avant la bourrasque. C'était une cabane conique formée de troncs d'arbres recouverts d'un amalgame de terre, de feuillages, de broutilles et pouvant abriter trois personnes.

Subitement, des cataractes d'eau s'abattirent et ruisselèrent en nappes torrentueuses.

Je me blottis près de mon père.

— Comment !... tu as peur, me dit-il, toi, un passionné d'histoires aventureuses, un admirateur des Robinson, des Corcoran, des don Quichotte et des Gil Blas ; ne serais-tu qu'un brave imaginaire ?...

Cette apostrophe galvanisa ma vaillance.

Je m'assis sur une pierre et attendis. Des odeurs mêlées flottaient dans cette cahute, l'exhalaison carbonique des feuilles mortes s'unissait au souffle ammoniacal des terreaux, et par l'entrée arrivait l'âcre émanation de la terre mouillée.

La pluie diminua d'intensité et mon père voulut sortir pour s'orienter. Je me cramponnais à lui désespérément et l'adjurais de ne pas me laisser seul.

— Sois donc raisonnable, ajouta-t-il, nous ne pouvons demeurer ici jusqu'au jour. Je connais un sentier très proche qui nous amènerait sur la route, je vais essayer de le trouver et reviendrai te prendre...

Mon père m'embrassa et disparut lentement.

J'entourais de mes bras le cou de Sultan et fermais les yeux pour cacher à mon âme éperdue le voile funèbre de la nuit.

J'écoutais sans rien entendre et le temps passa en m'inoculant une angoisse progressive.

Des goutelettes d'eau filtraient à travers la rudimentaire toiture de mon abri et me trempaient. Des stridulations d'insectes éclataient, régulières et tristes, comme de pauvres cris de bêtes souffrantes.

Tout à coup, Sultan, d'un bond formidable, s'échappa de mon étreinte et s'élança dans les ténèbres. Une peur irrépressible m'imbobilisa.

Puis, je criais avec énergie : Père ! Père !

Je crus entendre des milliers de voix furieuses me répondre de tous les coins de la forêt, des appels succédaient à mes appels, des galopades fougueuses, des plaintes et des râles insolites troublaient mon cerveau.

Des formes indéterminées se penchaient vers moi par l'ouverture de la cabane et ma gorge contractée d'épouvante balbutiait instinctivement : « Qui est là ?... » Et ces formes surnaturelles sombraient dans l'obscurité.

Dans ma détresse, je tendais mes mains, j'implorais, je sanglotais, j'appelais, j'aurais appelé jusqu'à l'extinction de toute ma vitalité :

— Père !... Père !...

La seule réponse fut un hurlement lugubre, prolongé, qui m'entra dans le corps, me glaça le sang, paralysa mes membres. La terreur me rendait muet... Je reconnaissais la voix de Sultan .. Ses hurlements se succédèrent, plaintifs et tragiques... J'étais désemparé, inerte ; j'émettais des sons rauques, sans portée, et mes jambes flageollaient. Un chaos de sensations tourbillonaient dans mon être hypéresthésié, les phénomènes volitifs étaient en moi, annihilés, mes yeux n'avaient plus de larmes, je m'abîmais dans une prostration absolue.

Bientôt mes genoux fléchirent et je m'affaissai brisé de fatigue, anéanti....

Je me réveillais sous les caresses de Sultan qui me léchait la figure. Il poussait de petits gémissements et s'éloignait en me regardant... La nature imperturbable resplendissait dans la clarté diurne... Je revécus instantanément le drame de la nuit et pensais à mon père. Pourquoi m'avait-il délaissé ?... Je me levai péniblements et suivis Sultan. Le chien marcha en avant, traversa quelques taillis et s'arrêta près d'un large et profond fossé, sorte de saut de loup, dernier vestige d'une époque féodale... Je m'approchai et reçus une si violente commotion du spectacle offert à ma vue que je perdis connaissance et tombai à la renverse.

J'avais aperçu au fond de la tranchée mon père replié sur lui-même, la poitrine traversée par un pal acéré, les bras et les jambes pendants, mort atrocement dans la tourmente assassine...

EDOUARD GANCHE.

Les Sports

Dans notre siècle de vitesse, de découvertes et d'inventions nouvelles, de recordmanie à outrance, il semble curieux de faire une comparaison entre la vitesse des différents moyens de locomotion en usage et surtout de leurs records de l'heure qui ont été enregistrés en ces derniers temps.

L'honneur de figurer en tête d'une semblable liste reviendrait sûrement au fameux train électrique construit en Allemagne et qui a atteint la vitesse fantastique de 209 kilomètres à l'heure, si les expériences en cours avaient eu lieu sur une distance suffisamment longue pour permttre d'avoir des bases sérieuses et exemptes de toute controverse ; en leur absence, c'est à la locomotion nouvelle, véritable démon de la vitesse, l'*automobile*, que revient la première place dans le palmarès des transports modernes.

Les points de comparaison très exacts manquent pourtant, le record de l'heure automobile ne pouvant, pour les causes les plus multiples, être établi de façon exacte, et c'est seulement sur les temps officiels de la première étape de la course Paris-Madrid, course la plus vite qui ait jamais été courue, que l'on peut fixer ses idées.

Sur Paris-Bordeaux, soit une distance de 552 kilomètres, Gabriel, sur une voiture de course, d'une force de 90 chevaux, a mis 5 h. 13 m. 31 s. pour effectuer le parcours, ce qui représente une allure moyenne d'environ 105 Km.. 790 m. à l'heure.

L'étape Paris-Poitiers, 316 kilomètres, fut même couverte à l'allure de 119 kilomètres à l'heure, ce qui permet de supposer que la vitesse du vainqueur a dû depasser par instant 140 kilomètres.

Puis vient ensuite, arrivant bon second, le chemin de fer, et c'est la compagnie du Nord qui occupe cette place avec le rapide de Calais, le train le plus vite du monde entier, sans en excepter l'Amérique et l'Angleterre. Ce train met 1 h. 20 pour parcourir les 130 kilomètres qui séparent Amiens de la gare du Nord, ce qui fait une moyenne de 98 Km. 850 à l'heure, atteignant par instants, en palier, la jolie vitesse horaire de 115 kilomètres.

La troisième place est occupée, chose presque incroyable, par le cycliste, il est est vrai de dire derrière entraîneurs automobiles, des motocyclettes en l'espèce, qui ont facilité la marche en lui enlevant tout ou majeure partie de la résistance de l'air, le seul écueil sérieux que peut rencontrer un recordman dans sa rapide randonnée. C'est Tommy Hall, un excellent coureur de fond anglais, qui est l'heureux possesseur de ce record qu'il a porté cette année à la distance magnifique de 87 kilomètres 393 mètres.

La légère et rapide motocyclette n'arrive qu'en quatrième rang, le seul record constaté officiellement étant celui de Lafranchi, 72 Km. 290, sur une petite motocyclette d'un quart de litre de cylindrée, ce qui réprésente à peine 2 chevaux de force, et pesant moins de 50 kilogs.

Il est bien certain que l'engin de Fournier, pour ne citer que celui-là, et qui est une motocyclette de course, du poids de 180 kilogs, munie d'un moteur à 4 cylindres accouplés développant environ 22 chevaux de force, est capable d'atteindre et même de dépasser 100 kilomètres à l'heure ; malheureusement, des essais pour ce genre de machines n'ont jamais dépassé plus de 20 kilomètres et les données les plus exactes sont basées sur 10 kilomètres parcourus en près de 6 minutes, soit à environ 100 kilomètres à l'heure.

Et c'est un bateau à vapeur, « *le Century* », un destroyer de la marine anglaise, muni d'une machine à turbines, qui occupe la 5e place, après avoir parcouru, dans ses essais de vitesse et par un temps des plus calmes et des plus favorables, la distance de 36 milles marins à l'heure, soit 66 kilomètres 672 mètres.

Travaux du mois d'août

Apiculture. — Achever la récolte du miel. Le meilleur est fourni par la famille des labiées, des tilleurs et résédas. Le sainfoin, la luzerne, les trèfles le donnent très blanc mais d'un arôme moins délicat. Les bruyères, le sarrasin le fournissent coloré, avec une odeur particulière.

Agriculture. — Après la rentrée des céréales, executer les labours de nettoiement et la préparation des terres en vue des semailles d'automne. — S'il y a eu égrainage des céréales par suite de l'excès de maturité du grain, il faut en tirer parti, donner un labour léger et un hersage, le grain se développera et on disposera ainsi d'une sorte de pâturage pour les bête à laine. — Construction des meules : choisir un emplacement un peu exhaussé, bien sain ; planter un piquet au milieu et, avec un cordeau, le cordeau doit avoir autant de mètres